

commentaires sur la philosophie péripatéticienne, et d'une critique de la philosophie de Descartes au point de vue péripatéticien (1).

Le P. Vincent, dans sa préface, déclare que, comme théologien, comme orthodoxe, comme Français, il condamne Descartes parce qu'il a été condamné par les trois grands tribunaux de la Sorbonne, du Parlement et de Rome (2). Examinant ensuite les uns après les autres les articles de la première partie des *Principes*, il attaque le doute méthodique, il repousse la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini; mais il a surtout à cœur de démontrer l'incompatibilité avec la foi de l'étendue essentielle, de l'infinité du monde et du mouvement de la terre. Enfin il gémit amèrement des progrès de Descartes, en dépit de toutes les censures et de toutes les condamnations.

Quoique l'Oratoire soit en général cartésien, nous y trouvons un partisan très-zélé de l'ancienne philosophie, le P. Lagrange, qui a pris la défense de ces pauvres formes substantielles, déjà tombées en un si grand discrédit. Le P. Lagrange est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Les Principes de la philosophie contre les nouveaux philosophes, Descartes, Rohault, Regius, Gassendi, le P. Maignan* (3). Son dessein est de défendre la philosophie enseignée, depuis cinq cents ans, dans les universités, et les principes fondés sur le consentement universel des philosophes de l'École. Il applaudit au décret du roi qui en a interdit l'enseignement dans toutes les universités du royaume. Comment Descartes a-t-il eu l'audace de dédier à la Sorbonne ses *Méditations*, si dangereuses pour la foi? L'éternité de la matière, l'infinité du monde, la négation de l'eucharistie, l'in-

(1) *Discussio peripatetica in qua philosophiæ cartesianæ principia per singula fere capita seu articulos dilucide examinantur*, in-12, 1677, — Tolosæ.

(2) Sans doute il prétend appliquer à la philosophie de Descartes l'arrêt du Parlement de 1624.

(3) Paris, 1675, in-12.

tervention de Dieu supprimée dans l'arrangement du monde, sont les conséquences de sa philosophie. La préface en signale les vices généraux; quant à l'ouvrage lui-même, il n'a pour objet que la justification des formes substantielles (1). Le P. Lagrange ne peut pardonner à ses confrères les péripatéticiens de n'avoir pas encore prouvé la fausseté des principes de Descartes, depuis vingt ans qu'ils font tant de bruit dans le monde, et de n'avoir pas mieux défendu l'existence des formes substantielles et des formes accidentelles.

Une exposition très-claire des principes fondamentaux de la physique péripatéticienne, dans leur opposition avec la physique de Descartes et de Gassendi, voilà ce qui fait l'intérêt et le mérite historique de son ouvrage. Le P. Lagrange soutient, d'après l'École, que la figure est un être entièrement distingué de la matière. Le feu diffère de l'eau, non pas seulement, comme le disent les cartésiens, par la situation de ses parties, mais par une entité qui lui est propre, entièrement distincte de la matière. Quand un corps change d'état, il n'y a pas seulement changement dans les parties, il y a une forme qui est chassée par une autre. En outre des entités premières ou des formes substantielles, qui font la différence essentielle des corps naturels, les péripatéticiens en admettent d'autres aussi pour leurs moindres changements, et pour toutes les qualités sensibles qu'ils appellent formes accidentelles, à la différence des premières. Ainsi la dureté, la chaleur, la lumière, sont des êtres tout différents des corps dans lesquels ils se trouvent. Le mouvement, comme le prouve Aristote, est différent du corps mobile. Dans l'ordre moral, la science et la vertu sont également des entités qui tantôt s'ajoutent à l'âme et tantôt s'en séparent.

(1) « Quand je n'aurais pas eu dessein de prouver les principes de la philosophie commune contre les nouveaux philosophes, je n'aurais pas laissé de commencer la philosophie que j'ai intention de donner tout entière au public, si Dieu me donne la santé, par ce traité des formes accidentelles. » (Préface.)

Descartes et Gassendi, qui diffèrent en tout le reste, s'accordent en ce point, qu'ils prétendent expliquer tous ces changements par la différence de la figure et des mouvements des parties de la matière. Mais s'ils paraissent se tirer d'affaire avec leurs corpuscules de toutes formes, quand il s'agit d'une chose matérielle, il n'en est plus de même, selon le P. Lagrange, lorsqu'il s'agit d'une qualité spirituelle où il n'y a ni mouvement ni parties, comme la science, la vertu, les idées qui sont des êtres spirituels. Nulle part ailleurs peut-être n'est mieux mise en évidence l'opposition fondamentale des principes de l'ancienne et de la nouvelle physique. Le P. Lagrange a encore attaqué la physique de Descartes dans un autre ouvrage où il cherche à prouver, non-seulement par l'Écriture, mais encore par les mathématiques, la fausseté de la doctrine du mouvement de la terre et du système de Copernic (1).

Il est assez difficile de déterminer à quelle catégorie des adversaires de Descartes appartient J.-B. Duhamel, premier secrétaire de l'Académie des sciences (2). Ce n'est ni un disciple de Gassendi, ni un péripatéticien de l'École, mais un éclectique qui cherche à concilier Platon avec Aristote, la philosophie ancienne avec la philosophie moderne, pour en former une nouvelle philosophie à l'usage des écoles. Tel est le but de deux ouvrages, l'un intitulé, *De consensu veteris et novæ philosophiæ* (3), l'autre, *Philosophia vetus et nova ad usum scholarum accommodata* (4). Ce dernier ouvrage, composé à la recommandation de Colbert, eut un grand succès et de nom-

(1) *Traité des éléments et des météores contre les nouveaux philosophes, Descartes, Rohault, Gassendi, le P. Maignan*. Paris, 1679, in-8.

(2) Né à Vire, en 1624, entré à l'Oratoire, à l'âge de dix-neuf ans, Duhamel en sortit au bout de dix ans, pour être curé de Neuilly-sur-Marne. Il s'était attiré la vénération et l'amour de tous ses paroissiens. Nommé par Colbert secrétaire de l'Académie des sciences, en 1666, chaque année, pendant toute sa vie, il alla leur faire une visite (*Éloge de Fontenelle*).

(3) Paris, 1663, in-4.

(4) Paris, 1678, 4 vol. in-12. — *De mente humana*, Paris, 1673, in-12.

breuses éditions. C'est, dit Fontenelle, un assemblage aussi heureux qu'il puisse être des idées anciennes et des idées nouvelles. Duhamel a aussi composé plusieurs traités de physique, sous forme de dialogues (1). Il y met en scène trois personnages, Théophile, grand zéléteur des anciens, Ménandre, cartésien passionné, et Simplicius, indifférent entre tous les partis et cherchant partout le meilleur. « On lui reprocha, dit Fontenelle, d'avoir été peu favorable au grand Descartes, si digne du respect de tous les philosophes, même de ceux qui ne le suivent pas. Duhamel répondit que Théophile, entêté de l'antiquité, incapable de goûter aucun moderne, se montrait seul, peu respectueux envers ce grand philosophe, et que jamais Simplicius n'en avait mal parlé. Il disait vrai; mais c'était au fond Simplicius qui faisait parler Théophile. »

Il ne faut pas confondre ce Duhamel avec un autre Duhamel, professeur émérite de l'Université, auteur de *Réflexions critiques contre le système de Régis*, où sont ramassés les arguments mis en usage par presque tous les adversaires de Descartes (2).

Jetons maintenant un coup d'œil sur les gassendistes. Avec les philosophes de l'École, ils soutiennent le principe, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par le sens; avec les cartésiens, ils ont en commun l'amour de la liberté philosophique et la haine du joug de l'École. Comme leur maître Gassendi, ils font la guerre au spiritualisme de Descartes, et s'ils n'osent professer ouvertement le matérialisme, ils l'insinuent assez clairement. La plupart sont des médecins. Mettons au premier rang le

(1) *Astronomia physica*, 1659, in-4. — *De meteoris et fossilibus*, 1652, Paris, in-4. Il fit en latin l'histoire de l'Académie depuis 1666 jusqu'à 1696.

(2) *Réflexions critiques sur le système cartésien de la philosophie de M. Régis*, Paris, 1692, in-12. — Ce même Duhamel est l'auteur d'un cours de philosophie intitulé : *Philosophia universalis, sive commentarius in universam Aristotelis philosophiam, ad usum scholarum comparatam*, 5 vol. in-12. Paris, 1705.

célèbre Guy Patin, grand ami et admirateur de Gassendi. Ses lettres sont remplies d'éloges de la personne et de la philosophie *du bon M. Gassendi*. Voici en quels termes il annonce sa mort : « Notre bon homme, M. Gassendi, est mort le dimanche 24 octobre, âgé de soixante-cinq ans; voilà une grande perte pour la république des bonnes lettres. J'aimerais mieux que dix cardinaux de Rome fussent morts, etc. (1). » Par contre il est opposé à Descartes et à la prétendue nouvelle philosophie, et il se moque de l'abbé-médecin Bourdelot, pour avoir dit qu'il n'y a jamais eu de philosophe pareil à M. Descartes. En annonçant la mort de Plempius, professeur en médecine de Louvain, que déjà nous avons signalé comme un des plus violents adversaires de la philosophie de Descartes, il s'écrie : « Adieu la bonne doctrine en ce pays-là! Descartes et les chimistes ignorants tâchent de tout gâter, tant en philosophie qu'en bonne médecine (2). »

Guy Patin n'a pas moins d'estime pour de la Chambre, médecin de Louis XIV, « un des premiers, dit-il, et des plus éminents de l'Académie française, en raison de sa doctrine, qui n'était pas commune (3). »

Cette doctrine, si vantée par Guy Patin, est celle de Gassendi. De la Chambre ne dit pas que l'âme soit divisible et matérielle, mais il prétend qu'elle est étendue d'une certaine façon et qu'elle se meut réellement (4). C'est de la Chambre que Cordemoy combat, sans le nommer, dans ses *Dissertations sur le discernement de l'âme et du corps*, dont le but est de dissiper cette confusion de ce qui est essentiel au corps avec ce qui est essentiel à l'âme. De la Chambre a aussi composé deux ouvrages contre Descartes en faveur de l'intelligence des bêtes (5).

(1) Lettre du 1^{er} novembre 1656, Paris.

(2) Lettre de janvier 1672, Paris.

(3) Lettre du 10 octobre 1669, Paris. C'est l'année où mourut de la Chambre.

(4) *Art de connaître l'homme*, 1653. — *Système de l'âme*, 1664.

(5) *Discours de la haine et de l'amitié qui se trouvent entre les animaux*.

Bernier, élève et ami de Gassendi, abrégiateur de sa philosophie (1), mais plus célèbre encore comme voyageur que comme philosophe, est intervenu, à son retour de la cour du Grand-Mogol, dans les querelles du cartésianisme au sujet de l'eucharistie, par un petit écrit intitulé : *Éclaircissements sur le livre de M. Delaville* (2). Les attaques du P. Valois contre les nouveaux philosophes, au sujet de l'incompatibilité de leurs doctrines avec l'eucharistie, s'adressaient aussi aux disciples de Gassendi qui, comme les cartésiens, rejetaient les formes substantielles. Mais, selon Bernier, Gassendi a placé l'essence de la matière dans la solidité et l'impénétrabilité qui sont les fondements de l'étendue, et non dans l'étendue elle-même, comme les cartésiens. Il reproche donc au P. Valois de confondre ensemble les disciples de Gassendi et ceux de Descartes, quoique l'opinion des premiers soit beaucoup moins tranchée que celle des seconds. Ensuite, par un parallèle peu exact et fort compromettant pour le cartésianisme, il entreprend de prouver que le gassendisme s'accommode mieux avec l'Église et le concile de Trente. « Il consent, dit ironiquement Bayle, qu'on fasse des cartésiens tout ce qu'on voudra, et se déclare fort vertement contre quelques-unes de leurs doctrines, pour mieux faire sa paix; du reste, ayant autant de raison de craindre qu'on ne l'accusât d'hérésie au sujet de la transsubstantiation, il fait ce qu'il peut pour bien faire connaître son innocence. »

Mais Bernier a le tort de chercher à prouver son innocence aux dépens des cartésiens, d'autant que lui-même abandonne Gassendi pour se rapprocher de Descartes en un des points les plus suspects aux théologiens, dans le débat sur

Paris, 1667, in-8. — *Traité de la connaissance des animaux*. Paris, 1662, in-4.

(1) *Abrégé de la philosophie de Gassendi*. Lyon, 1684, 7 vol. in-12. La 1^{re} édition est de 1678.

(2) Cette réponse au P. Valois se trouve dans la 2^e édition de *l'Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 3^e vol., Lyon, 1684, et dans le *Recueil de pièces pour servir à l'histoire du cartésianisme*, par Bayle.

l'eucharistie. En effet, au lieu d'admettre, comme Gassendi, un espace et un temps absolus, qui subsistent indépendamment des choses, où toutes les choses sont contenues et se succèdent, il identifie, de même que Descartes, l'espace avec le corps et le temps avec la succession des phénomènes (1).

Bernier se distingue encore de Gassendi lui-même, et surtout de quelques-uns de ses disciples, par son opposition au matérialisme et par un attachement, qui paraît sincère, au spiritualisme. Du fond de la Perse, dans une longue lettre, datée de Chiraz, il réfute les arguments matérialistes d'Épicure et de Lucrèce et s'efforce de convertir son ami Chapelle à de meilleures doctrines. On croirait entendre un disciple de Descartes, plutôt qu'un disciple de Gassendi, tant il démontre avec force l'impossibilité d'expliquer l'intelligence par le mouvement des particules, tant il élève l'âme au-dessus de la matière! « Nous devons, dit-il en terminant, prendre une plus haute idée de nous-mêmes et ne pas faire notre âme de si basse étoffe que ces grands philosophes trop corporels en ce point; nous devons croire pour certain que nous sommes infiniment plus nobles et plus parfaits qu'ils ne veulent, et soutenir hardiment que,

(1) *Doutes sur quelques-uns des principaux chapitres de l'abrégé de l'histoire de la philosophie de Gassendi*, Paris, 1682, in-12. Bernier, né en 1625 et mort en 1688, écrivit ces *Doutes* dans sa vieillesse. Sur bien des points qu'il avait crus autrefois démontrés, il incline, dit-il, à une sorte de scepticisme et sur quelques autres il a changé de sentiment. Voici, d'ailleurs, ce qu'il dit lui-même dans la préface: « Ces doutes sont non pas sur le fond de cette philosophie, car je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement philosopher sur un autre système que celui des atomes et du vide, mais sur de certaines matières qui ne laissent pas d'être fort considérables, tels que sont l'espace, le lieu, le mouvement, le temps, l'éternité et quelques autres. Au reste, que ces doutes soient bien ou mal fondés, vous en jugerez. Ce petit livre vous servira toujours à deux choses: l'une, à vous faire voir la pauvreté de toutes nos philosophies (il y a plus de trente ans que je philosophe très-persuadé de certaines choses; et voilà cependant que je commence à en douter); l'autre, à donner comme une idée générale de la philosophie de Gassendi, laquelle, après tout, me semble la plus raisonnable de toutes, la plus simple, la plus sensible et la plus aisée. »

si bien nous ne pouvons savoir au vrai ce que nous sommes, du moins savons-nous très-bien et très-assurément ce que nous ne sommes pas; que nous ne sommes pas ainsi entièrement de la boue et de la fange, comme ils prétendent (1). »

Nous n'avons pas la même estime pour la doctrine et pour le caractère de Samuel Sorbière qui travailla, comme nous l'avons dit, à envenimer les rapports de Descartes et de Gassendi, et qui paraît se distinguer surtout par une pente plus prononcée vers le scepticisme (2). Comme de la Chambre et Bernier, Sorbière est un médecin; de protestant il se fit catholique, mais il n'en demeura pas moins suspect d'irrégion, de socinianisme et d'impiété. Il se montra, d'ailleurs, si empressé à exploiter sa conversion auprès de Mazarin et du pape, qu'elle parut à plusieurs d'une sincérité douteuse (3). Ce personnage peu estimable de la république des lettres réussit à se faire une certaine réputation en se glissant auprès des savants, en publiant ce qu'il avait retenu de leurs conversations, ou même en divulguant, sans loyauté, ce qu'il avait surpris dans leur intimité. Il se mêlait à leurs discussions et à leurs querelles, non pour les apaiser, mais pour les exciter, sans avoir l'excuse de la bonhomie du P. Mer-senne et de son sincère amour pour la vérité. Pendant un séjour de plusieurs années en Hollande, il fut auprès de Descartes comme l'espion de Gassendi. C'est lui qui excita Gassendi à répliquer par les *Instantiæ* à la réponse de Descartes, et qui les publia en Hollande avec les premières ob-

(1) M. de Sainte-Beuve a cité et justement apprécié, comme il convient, cette curieuse lettre dans son article sur Chapelle et Bachaumont. *Causeries du lundi*, t. XI.

(2) Né en 1615, dans le diocèse d'Uzès, mort en 1670.

(3) Voici ce que dit Guy-Patin de cette conversion: « J'ai reçu la nouvelle que notre ancien ami M. Sorbière, directeur du collège d'Orange, a tourné la jaquette en se faisant catholique; c'est lui-même qui me l'a mandé et qu'il s'en allait à Rome d'où il m'écrivait. Voilà des miracles de nos jours, mais qui sont plutôt politiques et économiques que métaphysiques. » *Lettres*, Paris, 1653.

jections et la réponse de Descartes, sous le titre de *Disquisitio metaphysica*, en y joignant une préface désobligeante pour Descartes. Bernier disait, dans sa vieillesse, qu'il ne connaissait que Sorbière qui eût été meilleur gassendiste que lui. Sorbière a écrit une vie de Gassendi qui est en tête de l'édition des œuvres complètes de ce philosophe, publiées à Lyon quelques années après sa mort.

Voici divers jugements de Sorbière sur Descartes et Gassendi, rapportés dans le *Sorberiana*: « J'ai grande envie de devenir cartésien, et le bon P. Mersenne m'a réprimé souventes fois de ce que je ne l'étais pas encore. Mais que veut-il que je fasse? Il faut à spéculer si hautement trop d'élévation d'âme pour ma pesanteur et ma paresse (1). » Il a peine à comprendre comment l'univers entier n'est pas gassendiste: « On s'étonnera peut-être quelque jour que dix ans après la publication d'un tel ouvrage (*Syntagma philosophicum* de Gassendi), il s'est trouvé des gens qui ont embrassé une autre philosophie. C'est une chose étrange que, depuis qu'on a trouvé l'usage du pain, il y ait eu des hommes qui aient mangé du gland. » La trop grande érudition littéraire, scientifique et philosophique de Gassendi est une des raisons qu'il donne du peu de succès de ses ouvrages, comparés à ceux de Descartes. « Si la manière de philosopher de M. Gassendi, admirée de tout le monde, ne fait pas plus de bruit, je pense que cela vient de sa trop grande littérature qui a mis de plus grands intervalles qu'il ne fallait entre ses raisonnements, ce qui en a dissipé la force et caché la liaison, au lieu que les autres philosophes ont toujours suivi leur pointe, et tellement ébranlé ceux qu'ils ont entraînés à leur cadence qu'il leur a fallu danser en dépit qu'ils en eussent (2). » Baillet se moque, non sans raison, de la comparaison bizarre qu'imagina Sorbière de Descartes et de Gassendi avec Montrose

(1) *Sorberiana*, art. CARTÉSIEN. Tolosæ, 1694, 1 vol. in-12.

(2) *Ibid.*, art. GASSENDI.

et Xénophon. Montrose, le général écossais royaliste, envahissant impétueusement l'Angleterre, mais bientôt obligé de retourner dans ses montagnes, c'est Descartes; Xénophon avançant lentement, mais sûrement, et arrivant à son but à travers tous les obstacles, c'est Gassendi.

Après Gassendi, les héros de Sorbière étaient Montaigne et Charron, dont il ne pouvait souffrir qu'on parlât mal. Le scepticisme, comme chez le maître, s'alliait en lui à l'empirisme. Membre assidu de l'académie pour la recherche des causes naturelles qui se réunissait chez de Montmort, il y fit un certain nombre de discours sceptiques sur le peu de connaissance que nous avons des choses naturelles. Enfin, une traduction française du *De Cive* (1) achève de mettre en tout leur jour les tendances philosophiques de Sorbière. Passons maintenant au plus illustre des disciples de Gassendi, à Molière.

De tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, Molière est peut-être le seul qui ne soit pas pénétré de l'esprit cartésien. Il faisait ses études à Paris, au collège de Clermont, sous les jésuites, quand Gassendi, frappé de sa vive intelligence, l'adjoignit à deux autres élèves, Chapelle et Bernier, auxquels il donnait des leçons particulières. Tous trois, dit M. Sainte-Beuve, profitèrent diversement des leçons du philosophe, mais ils en restèrent marqués (2). Une traduction en vers de Lucrèce, ouvrage de sa jeunesse, semble attester l'influence sur son esprit de l'enseignement du restaurateur de la philosophie d'Epicure. On sait que, découragé par la perte de quelques feuilles, Molière jeta malheureusement au feu cette traduction dont il ne nous reste rien que quelques vers élégants du *Misanthrope*, sur

(1) *Éléments philosophiques du citoyen*, découverts par Thomas Hobbes, traduits en français par un de ses amis. Amst., 1649, in-8. Il prend la précaution de mettre en tête un discours apologétique où il tâche de se justifier de traduire un livre dont les principes sont dangereux.

(2) Article déjà cité sur Chapelle et Bachaumont.